

ANTIRESSE

N° 262 | 6.12.2020

**NOS 5 ANS
CAHIER SPÉCIAL**

Humains & «réplicants» Fin de la politique Les médias muets

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Les humains et les répliquants (Journal de Coronafoirus, 9)

L'ANTIPRESSE TOUCHE À SES CINQ ANS, À JET CONTINU. CETTE SEMAINE, JE ME LÂCHE. JE VAIS À LA RENCONTRE DE L'HUMAIN. NOUS AVONS BEAUCOUP PARLÉ DES SYSTÈMES, DES IDÉES, DE LA SCIENCE ET DE L'IDÉOLOGIE — ET NOUS OUBLIONS QUE QUOI QU'IL ARRIVE, NOUS AVONS SEULEMENT AFFAIRE À DES GENS.

2.12.2020. LE SEUL TEST QUI IMPORTE

Je viens de revoir, après plus de trente ans, le fameux film de Ridley Scott, *Blade Runner*. Le traqueur sur le fil du rasoir. La richesse de la scénographie m'a enchanté comme au premier jour, mais avec la distance j'ai été déçu par la maigreur du scénario. Éliminer quatre faux humains interdits sur terre en tombant amoureux de la cinquième... Quand on pense à la complexité du roman de Philip K. Dick qui lui servit de modèle...

Pourquoi j'en parle? C'est parce que j'ai le sentiment qu'il y avait là une prophétie. Oui, nous devons «tester» notre prochain, avec minutie et finesse — non pour lui dépister un virus, rassurez-vous. Mais pour

discriminer l'humain de sa contre-
façon.

Faites-en ce que vous voulez, nous assistons *in vivo* à la séparation de l'humanité divine d'avec la *masse de perdition*. Les «répliquants» sont déjà parmi nous. On n'a même pas besoin d'un vaccin truqué pour modifier leur ADN. Ils sont déjà hors de l'humain.

(Tiré d'une lettre à une amie)

— —

Même la découverte des mystères de l'espace ne nous parvient que par une chaîne d'exploits humains. Pourquoi observons-nous ces mondes lointains avec tant d'acuité et d'attention? Et pourquoi ne comprenons-nous pas le gouffre qui s'ouvre

devant la pointe de nos chaussures, l'appel du vide qui se lit dans tant de regards?

Étudier la société et ses dérives a quelque chose de harassant. Surtout lorsqu'elle est en phase terminale. On se dessèche sans s'en apercevoir. Le jour du premier anniversaire de l'Antipresse, le 6 décembre 2016, je notais cette pensée morose:

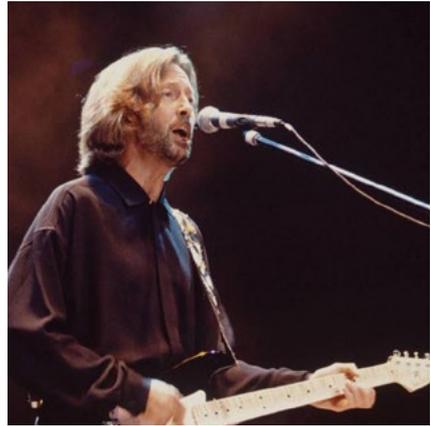
Ne jamais disséquer les cadavres!
L'odeur vous colle à la peau.

Il m'a fallu quatre ans pour comprendre que ce que je faisais était dangereux — sans sa contrepartie artistique, ludique, aérienne. A quoi bon écrire des diagnostics chaque semaine sans proposer une cure? C'est peut-être une orientation pour le plan quinquennal 2020-2025?

En fin de compte, le cataclysme de 2020 n'est que l'aboutissement d'une série de chutes inévitables, un immense effet de domino, la purge d'un système que l'*hypernormalisation* ne pouvait plus tenir à flot. Nous n'y pouvons rien, à titre individuel. Mais nous pouvons en tirer un miel inespéré. Nous pouvons, en premier lieu, faire un grand tri. Appliquer à tout notre entourage le fameux «test de Voight-Kampff» de *Blade Runner*, qui d'ailleurs était projeté par le romancier en 2019. Mais avec un but inverse: non d'isoler les répliquants de la masse humaine, mais d'isoler les humains de la masse répliquante. Nous débarrasser, dans toutes les sphères de notre vie, de ceux qui, avant même qu'on les ait connectés, se comportent en robots.

La chance immense de ma vie — et je crois qu'Eric Werner ne me démentirait pas —, c'est d'avoir pu lancer, voici cinq ans déjà, ce «bulletin de liaison» interhumain qui est déjà un début de tri. On adhère à cette communauté — les lettres que je reçois en témoignent — avant tout parce qu'on rejette la dépersonnalisation. On rejette avec horreur ses idées et son style parce qu'on croit à notre avenir de *machines biologiques*, ou qu'on s'y est résigné.

Oui, ce que j'écris est sommaire et catégorique. Mais les temps à venir diront si j'affabule.



3.12.2020. LE LYNCHAGE D'ERIC CLAPTON

Dans le Londres des années 60, les graffitis mettaient un guitariste au-dessus de la Reine: «Clapton is God».

Simple et claquant. Comment résister à une telle gloire quand on a vingt-cinq ans? Comment cet orphelin trimballé a-t-il pu survivre à la cataracte de poudre, d'héroïne et

d'alcool qui l'a charrié pendant une bonne trentaine d'années?

Il n'était pas Dieu, et il était premier à le savoir dans sa profonde normalité. Son autobiographie est le livre bouleversant d'une existence troublée mais honnête et honnêtement narrée, où les tragédies s'incrustent bien plus profond que les triomphes. Quoi de plus déchirant que d'aimer éperdument la femme de son meilleur ami quand on vénère la loyauté? Quoi de plus horrible que de voir son enfant tomber dans le vide d'un balcon sans parapet?



<Digression musicale — les allergiques au rock and roll peuvent sauter ce passage. Sinon, se munir d'écouteurs et pousser le volume à fond.>

Il était seulement, pour un temps, le dieu de la guitare. Et encore. L'opinion générale a fini par basculer sur Hendrix. Mais Hendrix, non moins humble, quand on lui avait demandé comment se sent le plus grand guitariste du monde, avait répondu: «Demandez à Rory Gallagher».

Oui, de tous, Rory était peut-être le plus proche de la déité libre et primaire. De la candeur angélique en tout cas, celle qui ne se regarde jamais dans un miroir. Il était solitaire comme un moine, obsédé par son jeu, marié à sa Fender pelée. Tué par l'alcool à 47 ans parce que sachez qu'on vous a menti: l'art, même total et extrême, n'efface pas l'angoisse de vivre. Sa virtuosité absolue n'est rien:

qu'il ait réussi à l'effacer derrière son âme radieuse est tout.

Soyons sérieux: il en est un quatrième qui plane au-dessus du lot, mais dans des courants si hauts et si occultes que j'ai crainte à mentionner son nom. Si la culture officiellement n'était pas prisonnière de classifications surannées, Jimmy Page eût été statufié à l'égal de Beethoven ou de Paganini. Les ciels d'orage qu'il invoque par la seule magie sonore ne sont pas d'ici. Ils viennent d'un autre monde, où le haut et le bas sont inversés. Ils sont le plafond que nous verrions si nous vivions dans la terre creuse. Ou si nous étions étendus les yeux grands ouverts dans le lit de Baudelaire par une nuit hachichine.

<Fin de la digression.>



Dès 1970, Clapton avait abandonné le sceptre de son prestige, était devenu baladin davantage que «guitar hero». Sa voix fêlée si chaleureuse, combien d'entre nous l'ont entendue plus souvent que celle de leur père?

Il savait choisir ses musiciens, jamais pour leur éclat, toujours pour leur teinte. Ses textes. Ses références. Ses reprises de Dylan sont meilleures que les originaux. Walk out in the Rain, une masculinité bourrue et sensible qui n'existe plus. Sa version du rêve de St Augustin, une prière.

Et voici, au soir de ce parcours de quasi-divinité fracassée, il a levé son manche pour soutenir une autre

vieille légende, Van Morrison, dans sa croisade musicale contre la covidéologie. L'Irlandais, comme dans tout ce qu'il fait, a lâché une rafale intelligente, mémorable et ciblée contre les confinements et la dictature qu'ils annoncent. Deux vieux chnoques, pile dans la classe d'âge menacée, s'associent pour dénoncer la peur! Honte aux jeunes!

Et qu'arrive-t-il aussitôt? On ne l'attaque pas sur sa «responsabilité sociale», non. On lui ressort des propos racistes, contre l'invasion de l'Angleterre par les noirs, tenus en... 1976! Soit quatorze ans avant les remarques, impunies, de Chirac sur le «bruit et l'odeur» des immigrés. Pourquoi s'avise-t-on *maintenant* du «racisme» de Clapton, qui est surtout un rappel, soit dit en passant, de la liberté de propos en tous sens qui régnait dans les années 1970?

Lui qui crédita scrupuleusement les bluesmen noir pour les chansons qu'il leur reprenait, au lieu de les piller comme c'était l'usage. Lui qui fit accéder à la gloire mondiale des Robert Johnson, Muddy Waters ou Bob Marley. Lui qui se contenta du poste de chauffeur de B. B. King lorsqu'il eut la chance de «faire une virée avec le Roi»...

Pourquoi ne l'a-t-on pas dénoncé en 1994, lorsque la Reine le fit Chevalier de l'Ordre de l'Empire britannique (OBE) pour sa «contribution à la vie britannique»? Pourquoi n'a-t-on rien dit, rien vu en 2004, lorsque la princesse Anne le promut Commandeur du même ordre (CBE)? Parce qu'il n'y a pas d'arguments civilisés

pour cette mascarade. Parce que la *nécessité* du confinement n'a rien à voir avec une quelconque épidémie. Parce que nous assistons à un déchaînement de peur, de censure et de flicage qui n'a pas eu son pareil depuis les années 30. Parce que personne ne doit égratigner, même du bout de l'ongle, le château de cartes qu'on dresse devant les populations hébétées. Parce que le pouvoir ira gratter jusqu'à la moindre turpitude de ses adversaires — signe qu'il tire ses dernières cartouches. Plus l'édifice est branlant, et plus féroce-ment on le protège contre le moindre souffle. C'est le temps des *kompromats*, comme aux beaux jours du stalinisme.

Que restera-t-il des crustacés qui réussissent à salir pareillement l'un des géants de leur culture? Qui réduisent un artiste légendaire à une fiche de police vieille de quarante-sept ans? Veut-on nous prouver que le Tribunal du politiquement correct n'a de limites ni dans le temps ni dans l'espace, que l'ère de l'internet n'est qu'un Alcatraz numérique, nous bâillonner avec un double masque?

Mais cela ne durera pas. C'est trop grotesque, trop caricatural. L'absurde est une dérive, nullement un principe de vie. Il sera bientôt l'heure de chanter avec Clapton «I Shot the Sheriff».



**4.12.2020. LES YEUX GRANDS
OUVERTS DE GUY METTAN**

Qu'est-ce qui distingue les voyants des dormeurs?

L'éducation, à l'époque moderne, n'est pas gage de lucidité. De loin pas. L'illusion soviétique, l'envoûtement hitlérien ont embrigadé les castes intellectuelles *in corpore* ou peu s'en faut. La guerre de Yougoslavie fut l'un de ces «tests», déjà, où les esprits et les caractères se sont révélés. Comme aujourd'hui, la caste médiatique vivait repliée sur elle-même. L'été 1992, au début de la guerre de Bosnie, elle a développé une narration ultraémotive, pro-islamique et autoréférentielle. Dans les magazines, le reportage choc sur les «camps de la mort serbes en Bosnie» était entièrement fait de «mon confrère de chez Reuters m'a dit». Aucune preuve. Des rumeurs. De l'air. Dans ce contexte-là, en novembre 1992, j'ai fait partie de l'expédition menée par Elie Wiesel

pour vérifier ces accusations. Wiesel avait embarqué plusieurs vétérans de son association de survivants de l'Holocauste, comme experts ès-inhumanité, et une trentaine de journalistes. Il ne découvrit pas de camps de la mort, mais tous les indices d'un immense enfumage. En rentrant à New York, il déclara n'avoir rien trouvé. Les médias l'ignorèrent. Son témoignage du terrain ne collait pas à leur scénario écrit à Manhattan(1). La légende des pauvres et pacifiques musulmans de Bosnie assiégés et affamés par des méchants Serbes, colportée par BHL et les agences, ne tolérait aucune réfutation. Le quotidien de Sarajevo, *Oslobodjenje* (Libération), était le symbole de cette société «ouverte et multiethnique» menacée par l'obscurantisme serbocommuniste ou serbofasciste, peu importe.

On a vu par la suite ce que ce Sarajevo «multiethnique» et idyllique recouvrait: une tête de pont

du djihadisme en Europe. Ce que serait devenue Damas si l'«opposition modérée» soutenue par l'Ouest avait réussi à y prendre le pouvoir. Un immense, grossier et sanglant mensonge alimenté par les milliards du pétrole.

C'est dans ce contexte-là, donc, que j'ai pu *observer in vivo* la réaction des journalistes (yeux et oreilles de la démocratie) devant la réalité qu'ils avaient sous leurs yeux. Lors de l'expédition Wiesel, la réalité observée était manifestement contraire à la fable. Les camps étaient des fermes converties en camps de prisonniers, misérables, où les gardiens mangeaient à la même gamelle, pour ainsi dire, que leurs détenus. Le seul lieu concentrationnaire rencontré en cours de voyage — nous confièrent les compagnons de Wiesel — était une prison pour Serbes à Sarajevo que le gouvernement musulman d'Izetbegović avait été contraint d'entrouvrir.

Silence. On regarde ailleurs. Le dernier soir, atterré, lors d'un dernier dîner aux chandelles (par manque d'électricité) à Belgrade, je parle avec le patron de l'équipe française. L'homme aux moustaches d'Hercule Poirot était renfrogné jusqu'à la caricature. «C'est un scandale!» murmura-t-il. «Le scandaleux-traitement-des-pauvres-musulmans-par-les-méchants-Serbes» poursuivis-je à part moi pour finir sa phrase.

— Quoi donc? demandai-je. — Tout ça. Cette mascarade. Ce montage gigantesque!

Jacques Merlino, le patron des informations de France 2, était outré par l'ampleur de la désinformation qu'il venait de découvrir. Il était venu visiter Auschwitz, il avait vu la misère et le chaos d'une guerre civile chez les paysans. Son équipe rentrait bredouille. Les Américains d'ABC News avaient physiquement empêché les autres *crews* de tourner quoi que ce soit d'original et d'intéressant durant l'expédition. De toute façon, ils ne firent rien de leurs bobines. L'expédition fut enterrée dans les placards à rushes de l'histoire officielle.

Quelques mois plus tard, Merlino publiait chez Albin Michel *Les vérités yougoslaves ne sont pas toutes bonnes à dire*. Un livre d'enquête exemplaire où il était remonté jusqu'à la source du scénario: une bête agence de RP américaine avec un bon carnet d'adresses. Un fax et une secrétaire. Il avait même interviewé James Harff, le patron, qui se rengorgeait d'avoir «retourné» l'opinion proserbe des Juifs d'Amérique en... retournant l'histoire elle-même. Il avait transformé des victimes du nazisme en nazis. Le coup du siècle! A lui rapporter le Grand Prix de la Communication politique!

Le livre de Merlino fut épuisé en quelques semaines. Il ne fut jamais réimprimé. L'auteur fut remercié de son enquête exemplaire par un poste de simple correspondant à Pékin. Autant dire, à l'époque, les îles Kerguelen. Puis il a totalement disparu de l'horizon. On me dit que

sa famille a eu des ennuis à cause de lui.

— — —

Toujours dans le même contexte, pour consolider la fable, on a promu le quotidien de Sarajevo en martyr de la liberté de la presse. Les journalistes travaillaient sous les obus, encerclés, mitraillés... Produisaient de l'information de première classe au prix de leur peau. On organisait des pèlerinages de collègues, avec les Casques bleus comme gorilles.

Et tout le monde marchait. Et tout le monde pleurait. Tout le monde? Non. Un journaliste, un seul, venu de Suisse, n'a pas marché dans la combine. Il a flairé la mise en scène, grossière d'ailleurs. Et il en a témoigné. Mal lui en a pris. Enfin, pas trop, car il avait assuré ses arrières. Guy Mettan est un excellent professionnel, avisé et prudent. Il n'avait aucun lien avec un quelconque camp dans le conflit de Bosnie. Ni avec des milieux «extrémistes» en Suisse susceptibles de soutenir les uns ou les autres.

Il faisait seulement son travail, au profit de personne sinon de ses lecteurs. Autrement dit, il n'avait pas mis son cerveau dans l'humidor.

Depuis que j'ai rencontré Merlino et Mettan, lu les reportages de Renaud Girard ou, dans un autre contexte, d'un Régis le Sommier, découvert le travail de témoignage

lucide et ému d'un John Pilger, la logomachie de la désinformation d'un Noam Chomsky, je me suis toujours demandé: qu'est-ce qui fait qu'il subsiste toujours un esprit éveillé parmi cent ou mille moutons? Et, à rebours, qu'est-ce qui fait que des gens éduqués à réfléchir, à voir, à analyser et commenter deviennent des abrutis de métier?

La question concernait les Balkaniques en 1990, les Irakiens en 2003, les Syriens en 2011. Aujourd'hui, elle nous concerne tous. A force d'avoir brouté le foin et la paille de la mauvaise information, nous sommes tous devenus, ou presque, du bétail à étiqueter, marquer et vacciner contre son gré.

Inutile de souligner combien nous sommes honorés par le message de Guy Mettan pour nos cinq ans. Inutile de dire, aussi, combien les yeux ouverts et impassibles comme les siens sont nécessaires par ces temps de psychose entretenue.

- Photo: Années 1990, les premiers djihadistes nés sur sol européen, ou la belle Bosnie «multiethnique» qu'on nous promettait.

NOTE

1. Après coup, Elie Wiesel allait tout de même — sous quelles pressions? — joindre sa voix au concert des va-t-en-guerre contre les Serbes.



ENFUMAGES par Eric Werner

Quand la politique devient impuissante (Vivre dans un temps brisé, 2)

NOUS AVONS CITÉ LA SEMAINE DERNIÈRE UNE LETTRE DE HANNAH ARENDT, LETTRE REPRODUITE DANS L'ÉDITION QUARTO-GALLIMARD DES *ORIGINES DU TOTALITARISME*. ELLE A ÉTÉ ÉCRITE DEUX JOURS APRÈS L'ASSASSINAT DU PRÉSIDENT KENNEDY ET AVAIT POUR DESTINATAIRE LE PHILOSOPHE KARL JASPERS. ELLE VA NOUS RETENIR À NOUVEAU.

Hannah Arendt pensait plutôt du bien du président Kennedy. Elle dit de lui «qu'il avait vraiment touché au cœur des choses, ce cœur qui maintient l'équilibre partout, en politique intérieure comme en politique extérieure». Et donc, ajoute-t-elle, avec cet assassinat, «tout risque de s'effondrer comme un château de cartes».

Arendt s'exprime ici comme pourrait le faire un disciple de Machiavel, ce qu'elle-même n'était assurément pas. A certains égards, même, elle se

situe aux antipodes de Machiavel. On pense en particulier à ce qu'elle dit de la violence. Alors que Machiavel associe étroitement la politique à la violence, Hannah Arendt les oppose au contraire expressément. Lorsque le pouvoir a recourt à la violence, dit-elle, c'est toujours un signe d'échec: échec du pouvoir, échec de la politique. En ce sens, Arendt tourne complètement le dos à Machiavel.

UN PEU DE STABILITÉ DANS LA TOURMENTE

Sauf qu'en l'occurrence, elle se montre étonnamment proche de l'auteur du *Prince*. La notion d'équilibre est en effet centrale chez Machiavel. Tout passe, tout coule, c'est ce que pensait Machiavel, et en ce sens le déséquilibre, l'instabilité, sont consubstantiels à la vie politique; personne n'y échappe, pas plus le Prince que la collectivité dans son ensemble. Et bien sûr non plus les individus. Mais on peut malgré tout introduire des correctifs, et c'est ce que fait ou tente de faire le Prince machiavélien. Ce dernier se caractérise avant tout par son aptitude à créer un peu de stabilité au sein de l'instabilité générale, celle de la vie politique en particulier, alors même que la vie politique est intrinsèquement vouée à l'instabilité. Créer ou maintenir un certain équilibre en politique, empêcher qu'il n'y ait *que* du déséquilibre, et donc de l'instabilité, voilà ce qu'on attend du Prince, le vrai.

Et donc, quand Hannah Arendt dit que la grande réussite du président Kennedy est d'avoir «touché au cœur des choses, ce cœur qui maintient l'équilibre partout, en politique intérieure comme en politique extérieure», elle lui attribue une qualité qui est celle du Prince machiavélien. Non complètement à tort, peut-être. On pense en particulier à la manière dont le président Kennedy s'y est pris pour stabiliser les rapports Est-Ouest après la crise de Cuba. Le téléphone rouge entre le Kremlin

et la Maison Blanche remonte à sa présidence. On peut penser ce qu'on veut de l'équilibre de la terreur, mais c'est un équilibre quand même. Concrètement, on évite la guerre.

Le mot effondrement mérite également qu'on s'y arrête. Quand on parle aujourd'hui d'effondrement, le mot est utilisé en priorité pour désigner les catastrophes liées au réchauffement climatique, catastrophes qui n'ont pas encore eu lieu, certes, mais qu'on estime probables. On pense aussi à la pandémie actuelle et à ses retombées économiques. Arendt ne parle évidemment pas de ça. Pour savoir ce qu'elle a en tête, il faut en revenir à cette lettre de 1963, à trois passages en particulier: 1) Arendt fait part de la méfiance que suscitent en elle les informations à la radio, informations «qui sont à la fois terrifiantes et totalement opaques». Ces choses-là nous sont aujourd'hui familières. 2) Elle s'étonne ensuite de ce que deux jours à peine seulement après l'assassinat du président, «le Texas (ait) déjà annoncé que pour lui le cas était réglé». Il n'y a donc pas eu de véritable enquête. L'enquête a été volontairement bâclée. 3) Elle relève enfin que «cette affaire texane, avec ce double meurtre (i.e. celui de Kennedy lui-même, d'une part, de Lee Harvey Oswald de l'autre) et les tentatives évidentes faites pour ne pas informer le public, a tout d'un événement survenu dans un État policier».

L'ÉVIDENCE SOUS NOS YEUX

Quand on dit aujourd'hui que les gouvernants se livrent à des opérations de désinformation, ou encore recourent à des méthodes donnant parfois à penser qu'on serait dans un État policier (« mais non, vous exagérez »), on n'a pas de peine à illustrer ces propositions générales par nombre d'exemples concrets empruntés à l'actualité quotidienne. L'année 2020 s'est même montrée particulièrement prodigue en la matière. On a quelque peine également à prendre au sérieux les dirigeants quand ils clament que nous sommes en démocratie. Mais c'est ce que nous disons aujourd'hui en 2020. En 1963, c'était beaucoup moins clair et évident. Sauf, justement, que l'assassinat du président Kennedy en 1963 a peut-être marqué un tournant dans ce domaine.

Hannah Arendt se pose donc un certain nombre de questions, mais elle n'était sans doute pas la seule, à l'époque, à le faire. Qui plus est, cette lettre n'est pas le seul de ses écrits où Arendt exprime l'inquiétude que lui cause l'évolution politique aux États-Unis (mais aussi ailleurs). Nous avons vu plus haut qu'elle était en désaccord avec Machiavel sur le chapitre de la violence, en ce sens qu'elle oppose le pouvoir à la violence: le recours à la violence devant en règle générale s'interpréter comme une marque de faiblesse, un signe d'échec du pouvoir (et de la politique en général). Or, dit-elle, la faiblesse du pouvoir est bel et bien, de nos jours, ce qui caractérise le

pouvoir. En sorte qu'il ne faut pas s'étonner si les gouvernants ont de plus en plus recours à la violence. Les gouvernés aussi, d'ailleurs.

QUAND L'ADMINISTRATION REMPLACE LA POLITIQUE

Arendt met tout cela en lien avec la « transformation du système politique en administration », qui fait que la liberté de pensée et de parole n'est plus aujourd'hui susceptible d'ouvrir la voie à un agir digne de ce nom. On peut même parler de « paralysie de l'action », paralysie s'expliquant en partie par ce qu'on vient de dire (la transformation du système politique en administration), mais plus fondamentalement encore par les « servitudes de la dimension ». « Par sa nature même, explique Arendt, la grandeur est vulnérable ». Les sociétés de masse contemporaines sont trop grandes, et également trop complexes. Elles deviennent dès lors ingouvernables. C'est un thème qu'on retrouvera par la suite chez Alexandre Zinoviev, qui le développera à sa manière. Lui aussi dira que les sociétés trop grandes sont ingouvernables.

Mais on pourrait tout simplement aussi se référer à Montesquieu. Les classiques ont toujours dit que la démocratie ne fonctionnait bien que dans les petites, voire très petites sociétés. À l'inverse, le régime le mieux adapté aux très grandes sociétés est le despotisme. Hannah Arendt ne le dit pas exactement en ces termes, mais ce n'est pas en vain qu'elle associe la grandeur de la taille

à la vulnérabilité, vulnérabilité qu'on peut elle-même considérer comme un facteur explicatif du recours à la violence. En ce sens, les atteintes aujourd'hui manifestes en même temps que gravissimes à l'État de droit et à la démocratie ne sont pas accidentelles, mais bien structurelles. Elles sont la conséquence logique et inévitable de l'affaiblissement du pouvoir, affaiblissement découlant lui-même de la trop grande taille des sociétés contemporaines, de leur trop haut degré de complexité aussi peut-être. Et *last but not least* de leur hétérogénéité. On n'excuse ici rien, on explique.

LE TEMPS DES COLLUSIONS ET DES COMLOTS

L'assassinat de Kennedy est à resituer dans cette perspective. Kennedy a très certainement été, aux yeux d'Arendt, la dernière chance pour l'Amérique de se maintenir en un certain équilibre, gage de stabilité, au plan aussi bien interne qu'externe. C'est pourquoi elle est amenée à

dire que «maintenant tout risque de s'effondrer». Cela ne s'est pas vérifié tout de suite, mais avec le temps sensiblement quand même. Quand, dans cette lettre du 24 novembre 1963, Arendt parle d'«État policier», elle pense évidemment à la CIA, cette police secrète d'État, spécialisée dans l'organisation d'opérations clandestines à travers le monde. Kennedy désapprouvait de telles opérations, il lui ordonna donc d'y mettre un terme. Une cinquantaine d'années plus tard, c'est ce que fera également le président Trump, lors de sa prise de fonction en 2017. Avec exactement le même succès, comme on sait.

Mais lui n'a pas été assassiné.

BIBLIOGRAPHIE

- Hannah Arendt, *Sur la violence*, in *Du mensonge à la violence*, Calmann-Lévy, coll. Pocket, 2012.
- Michel Terestchenko, *Les scrupules de Machiavel*, Jean-Claude Lattès, 2020.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)



ILLUSTRATION BY WILLIAM WOODCUT PRINTING PRESS.

Passager clandestin

Guy Mettan: «Les médias sont devenus muets». Confession d'un journaliste à l'Antipresse

MEILLEURS VŒUX ET LONGUE VIE À ANTIPRESSE! RÉUSSIR PENDANT CINQ ANS, TOUS LES DIMANCHES, À TENIR LES LECTEURS EN HALEINE PAR LA GRÂCE DE L'ÉCRITURE ET L'AUDACE DE LA PENSÉE MÉRITE BIEN QUELQUES ÉLOGES.

C'est donc avec plaisir que je m'associe à cet anniversaire par cette petite confession, hélas déprimante, sur la presse et le métier de journaliste.

Chaque année, l'Institut Reuters et l'Université d'Oxford publient une enquête sur la crédibilité de l'information dans 38 pays. Le constat est sans appel: dans les pays occidentaux, la confiance dans les nouvelles publiées par les médias établis ne

cesse de chuter. Elle a passé sous la barre des 50 % pour la première fois en 2018, avec un taux de confiance moyen de 49 %, s'effondrant dans la plupart des grands pays démocratiques comme la France (-14 % de baisse entre 2015 et 2018, à 24 % au total), l'Allemagne (-13 % à 47 %), ou encore en Grande Bretagne (-11 % à 40 %). La Suisse n'échappe pas à la règle avec un score en dessous de la moyenne mondiale (46 %). Parallè-

lement, la proportion de gens qui se méfient des nouvelles diffusées par les médias et cherchent à les éviter ne cesse d'augmenter (32 % en 2018 contre 29 % en 2017). (Cf. Reuters Digital News Report 2020.)

DÉNI DE RESPONSABILITÉ

Pourquoi la crédibilité des médias s'effondre-t-elle? On pourrait penser que les éditeurs et les journalistes sont hantés par cette question. Pas du tout! Dans les rédactions, on se plaint de la multiplication des fake news, on brocarde le succès des sites, des chaînes et des films «complotistes», on se lamente sur la concurrence d'internet par rapport au papier, mais on n'aime pas interroger sa propre responsabilité.

Ce tabou est pourtant une des causes du problème car il engendre de mauvaises réponses. Au lieu de combattre l'érosion de leur lectorat et la fuite du public vers les supports dits «alternatifs» en misant sur l'information, les médias font tout le contraire: ils investissent dans le marketing et le lifting de leur maquette. Ils agissent comme ces politiques qui, confrontés à une crise ou à un peuple en colère, concluent qu'il faut «améliorer la communication».

UNE PRODUCTION OPAQUE

Le second tabou, tout aussi absolu, vient du fait que les médias ne s'intéressent jamais à la manière dont ils produisent l'information. Les conspirationnistes et les médiasceptiques pensent que les journalistes

privéligent leurs propres intérêts sur le devoir d'informer avec honnêteté. C'est inexact. Le problème est à la fois plus profond et plus complexe. Il tient aux impératifs économiques (des propriétaires milliardaires qui poussent aux profits et veillent à la défense de leurs intérêts), aux contraintes institutionnelles (réactions des pouvoirs politiques et économiques en place), aux valeurs professionnelles (l'obligation de faire du neuf et de l'original) et à la pression du milieu social (le désir de plaire à ses pairs et à son milieu). C'est tout cela qui conduit à une information formatée.

La tendance à mettre en avant la nouveauté de la nouvelle plutôt que son importance intrinsèque conduit ainsi à un résultat pervers: la «news» clinquante l'emporte presque toujours sur l'information de fond, jugée ennuyeuse parce que «déjà vue». Les informations complexes, récurrentes, durables, passent à la trappe.

Autre biais, les journalistes apprennent rapidement à anticiper les critiques de leurs pairs et les réactions des puissants, annonceurs, dirigeants politiques, lobbyistes, grands patrons, experts renommés. Pour éviter les ennuis et les remarques des chefs, l'autocensure devient un gage de survie et de longévité professionnelle.

LE POUVOIR DES SYMBOLES

Enfin, les journalistes sont de redoutables manipulateurs de symboles, puisque c'est leur métier.

Ils apprennent rapidement à user de ce pouvoir, qui leur confère une notoriété et un statut social auquel il est très difficile de renoncer. Le conformisme pour la plupart, le cynisme pour les plus désabusés, la posture anticonformiste soigneusement calibrée pour les plus hardis, finissent par envahir toute la médiasphère.

Voilà pourquoi, malgré la logorrhée qu'ils débitent à longueur de journée, nos journaux, nos radios et nos chaînes de TV sont, en réalité, bien muets.

Comme journaliste pratiquant depuis quarante ans, dans toutes sortes de médias et à toutes sortes de responsabilités, j'ai naturellement souscrit aux règles écrites et non écrites du journalisme. Je ne suis pas meilleur que les autres. Mais avec le recul et l'expérience, j'ai appris que l'Information, le Sens, la Pensée qui font avancer, ne viennent jamais de la masse. Surtout dans des périodes aussi confuses que la nôtre.

VERS LE JOURNALISME DE TRAVERSE

Pendant les époques troubles, à la fin de l'empire romain, sous l'inqui-

sition, pendant les révolutions, sous les dictatures, la flamme qui éclaire a toujours été maintenue par une poignée de gens inspirés, copistes anonymes, alchimistes en quête de vérité comme le Zénon de *L'Œuvre au Noir*, juifs traqués, dissidents internés en asile psychiatrique, qui se sont sentis pousser des ailes de journalistes. Avec ou sans carte de presse.

- Guy Mettan, journaliste indépendant, a été rédacteur en chef de la *Tribune de Genève* et fondateur du Club Suisse de la Presse. Il est député au Grand Conseil de Genève et l'auteur de plusieurs ouvrages. Dernier livre paru: *Le continent perdu. Plaidoyer pour une Europe démocratique et souveraine*, Éditions des Syrtes, 2019. Voir également à l'Antipresse: «Guy Mettan et le «festival off» de l'information dans la Genève internationale», Antipresse 006 | 10.1.2016; «Fin de partie en Europe... ou début de la vraie construction?», Antipresse 183 | 02.06.2019.



LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

Prévention ou dressage?

LA BELGIQUE EST PARTICULIÈREMENT FRAPPÉE PAR LE COVID... ET PLUS ENCORE PAR LES MESURES DRACONIENNES D'UN GOUVERNEMENT INEPT. MAIS UN MINISTRE VIENT D'ADMETTRE QU'IL S'AGIT D'UNE MALTRAITANCE DÉLIBÉRÉE.

Le ministre de la Santé Frank Vandenbroucke vient de faire monter la cote de confiance dudit gouvernement dans des hauteurs cosmiques. Il a admis que la fermeture douloureuse des commerces «non essentiels» n'était pas justifiée par un motif sanitaire mais par... l'éducation des masses!

« A un moment on avait besoin de prendre une décision choc, il fallait un électrochoc et cela impliquait que l'on ferme immédiatement les commerces non essentiels », a-t-il déclaré à la VRT le 30 novembre.

Avant de se reprendre — et de s'enfoncer. Il n'avait pas dit *électrochoc*, c'est la faute au sous-titrage. En réalité, à la sortie du comité de crise, il aurait dit, en flamand, «*een schock effect*».

L'effet de choc — dont l'électrochoc est une des variantes —, c'est, très exactement, la description de la stratégie d'étouffement par laquelle le «capitalisme du désastre» parvient à ses fins en manipulant les peurs de la population. L'étude de Naomi Klein *The Shock Doctrine* (en français: *La stratégie du choc*) est un classique de la pensée politique contemporaine.

Selon l'auteur, d'ailleurs, le «capitalisme du coronavirus» constitue un complément utile à son ouvrage, qui remonte à 2007.

Cet «effet choc», les Suisses s'en souviennent peut-être, était aussi le vrai motif de la fermeture des écoles helvétiques.

Daniel Koch, le «M. Coronavirus» fédéral, l'a admis en direct au Téléjournal et en se tortillant à la veille de son départ à la retraite:

«Sur le plan épidémiologique, ce n'était pas une nécessité. Mais sur le plan de faire comprendre la situation, c'était bien qu'on l'a (sic) fait.»



Si les parlements et les journalistes existaient encore, ils bondiraient de leur chaise devant de telles confessions. Ils s'empresseraient de passer l'ensemble des mesures liberticides et éconocides au crible d'une simple question: «Ce confinement (fermeture, restriction, etc.) était-il

motivé par l'urgence sanitaire ou l'ingénierie psychologique?» Autrement dit: *en infligeant à votre population des mesures d'une sévérité jamais vue, êtes-vous honnêtes avec la population ou la manipulez-vous?*

Et si vous la manipulez, pour quelle «cause» vous justifiez-vous, si de toute évidence l'«urgence sanitaire» n'est pas une urgence suffisante?

Quoi qu'il en soit, il sera noté que les autorités de certains pays dits démocratiques identifient la communication avec leurs concitoyens au conditionnement des chiens de Pavlov. Cela explique, entre autres choses, pourquoi ils dédaignent le dialogue ouvert et rationnel avec leurs opposants. On ne dialogue pas avec des animaux de laboratoire.

TURBULENCES

COVID-19 · Qui a peur du débat public?

Amèle Debey, fondatrice de l'*Impertinent*, a voulu organiser avec Bon pour la tête et l'Antipresse un débat de haut niveau entre des membres de la Task Force suisse et des opposants à la politique sanitaire de la Confédération. Les premiers se sont défaussés. Notre confrère Jacques Pilet a tiré les conclusions, plutôt alarmantes, de ces nouveaux usages en démocratie.

LE DÉBAT DÉROBÉ, PAR JACQUES PILET

Comment les peuples ont-ils autrefois traversé les peurs? Lorsque l'Europe était fracassée sous les bombes, il n'y a pas si longtemps, il y avait bien des raisons de s'angoisser. Et pourtant les témoignages de cette époque ne révèlent pas la déprime, mais la lutte pour la survie, dans la dignité. Cela donne à réfléchir sur notre comportement aujourd'hui, sur ce «nouvel âge» qui s'ouvre devant nous.

Les maisons s'effondraient, les bombes explosaient, les femmes les enfants, les vieillards — les hommes valides étaient sous les drapeaux — erraient, fuyaient, en quête d'un abri et d'un bout de pain. La peur au ventre bien sûr, mais déterminés à s'en sortir, avançant pas à pas en ne se laissant pas envahir par les émotions. Stoïques sans avoir lu les philosophes grecs qui prônaient cette attitude trois siècles avant J.-C. D'ailleurs, des études ont fait apparaître qu'en temps de guerre, les dépressions sont moins nombreuses qu'en temps de paix. Peut-être parce que le vague à l'âme aide peu à sauver sa peau.

Comment expliquer dès lors cette immense trouille qui s'empare de nos pays jusqu'à paralyser des pans entiers de leur vie? L'individualisme? Le relatif confort de nos sociétés? Le sentiment que grâce au progrès scientifique nous avons tous droit à vivre très, très vieux? A notre refus de la mort?

Autre réflexion sur le passé et le présent. Jamais dans l'histoire suisse, les autorités n'ont tenu, martelé jour après jour de tels messages effrayants. Pourtant des risques, et autrement graves que ceux d'aujourd'hui, nos proches ancêtres en ont connus. Or quand la Suisse était menacée d'invasion, le ton des gouvernants était certes grave, mais calme, si possible rassurant. Nulle trace de panique. Les discours officiels, à la radio, dans la presse, sur les affiches, n'envahissaient pas à grands fracas la vie quotidienne.

Qu'est-il arrivé à nos prétendus *Sages*, fédéraux et cantonaux, pour qu'ils nous inondent à ce point de la leur logorrhée anxigène? Il n'est pas question ici de juger du bien-fondé des mesures sanitaires imposées. Nous parlons de communication. De la manière et du ton.

Nantis de fait des pleins pouvoirs, notamment à travers la loi Covid-19, nullement embarrassés par les contre-pouvoirs des parlementaires qui se sont volontairement mis hors jeu, les hauts responsables, politiques et administratifs, nous disent jour après jour, jusque dans notre vie privée, ce qui est bien ou pas bien pour nous. Avec un tonalité morale: les bons d'un côté qui se conforment en tout aux consignes, de l'autre, les rebelles, ceux qui regimbent, râlent, doutent et interrogent sans cesse. Traités, d'inconscients ou de complotistes.

Entre ces deux camps, chacun aux variations très diverses, des plus modérées aux plus extrémistes, le dialogue est quasiment bloqué. Volontairement.

Il existe des personnalités compétentes en Suisse qui ont une vision de la crise différente de la narration des autorités. Elles ne sont quasiment jamais invitées à s'exprimer à la radio et à la télévision d'État ou dans les journaux. Bien que quelques journalistes, ici et là, tentent non sans courage d'accorder

un peu d'attention aux voix discordantes. Les «dissidents» se déchaînent donc sur internet. Où l'on trouve le meilleur et le pire dans un chaos qui bouffe notre temps et nous égare souvent.

A quand un vrai débat, équilibré, maîtrisé par des pros, entre les «dissidents» et les «officiels»? La journaliste Amèle Debey voulait l'organiser, à deux plus deux, sur son site L'Impertinent, avec l'appui de Bon pour la tête et de Antipresse. Tous les responsables de la Taskforce et de l'OFSP se sont débinés. Une des réponses précise que ce refus s'explique par un article qui a déplu sur l'une de ces plateformes. Il y a donc des gens avec qui on cause et d'autres jugés indignes de tout dialogue. L'autorité ne parle pas à n'importe qui... Cette règle s'applique partout. Pas seulement sur nos modestes plateformes digitales.

Une grande partie de l'opinion ne s'en offusque pas. Il est si rassurant de s'accrocher à une «vérité» officielle. Si compliqué d'écouter les discordances. Celles-ci, me disait un ami, «ne font qu'ajouter à la confusion». Certes l'échange d'opinions diverses peut paraître confus. Mais préférer le discours univoque, c'est se dérober. C'est l'acceptation, même si elle est volontaire, de l'autoritarisme.

Là encore, je ne vois pas de précédent historique. Il y eut en Suisse des moments de tension politique extrêmes. Pendant la guerre froide notamment. Or les communistes et gauchistes de tout poil ont toujours fini par trouver le moyen de croiser le fer dans les médias avec le pouvoir et leurs opposants. Le débat ouvert n'était pas aisé mais pas impossible. A bien des égards, il l'est devenu aujourd'hui dans ce pays qui aime tant se poser en modèle de démocratie.

Le plus inquiétant, c'est ce qui est à venir. Une fois cette crise sanitaire passée, en trouvera-t-on une autre, peut-être de différente nature, pour maintenir les habitudes et les réflexes autoritaires? Rappelons qu'il a fallu, pour mettre fin aux pleins pouvoirs du

Conseil fédéral pendant la Seconde guerre mondiale, **deux initiatives populaires**, en 1949 et en 1952, sept ans après la fin des hostilités! Toutes deux furent âprement combattues par la majorité du Parlement. Le conseiller national catholique conservateur Karl Wick déclarait par exemple en 1948 qu'un État pouvait mourir d'un excès de démocratie: «La démocratie est importante, mais la sécurité intérieure et extérieure du pays l'est davantage.» Mais le peuple se réveilla, le débat eut lieu, et la démocratie retrouva son sens.

Quand cela arrivera-t-il? Quand sortirons-nous du pétrin politico-sanitaire? Ce n'est pas demain la veille à en juger aux coups de menton de certains conseillers d'État, manifestement pas mécontents de mener la barque à la baguette, se revendiquant des lumières de la Science. Alors que celle-ci, la vraie, la sage, l'audacieuse, accepte la part des doutes et des interrogations. C'est même ainsi qu'elle avance.

* Jacques Pilet. Texte original sur Bon pour la tête, 1.12.2020.

CHINE - La pandémie comme tremplin

L'observatoire MEMRI couvre principalement des sujets relatifs au Proche Orient et l'Asie centrale dans une optique «occidentale». Ainsi de cette retranscription du discours d'un sociologue chinois, le Dr. Yi Li, prononcé le 16 octobre dernier lors du Forum de Shenzhen. Voici ses conclusions:

«La Chine va supplanter les États-Unis en 2027, en avance sur son programme. La COVID-19 en est un accélérateur. L'Occident est en désarroi, tandis que la Chine a pris son envol économiquement, militairement et géostratégiquement. La Chine a déjà une suprématie militaire totale en Asie mais pas encore dans le monde. Elle reprendra un jour Taïwan. Elle ne peut plus être stoppée, à moins que survienne un Gorbatchev pour la démanteler. Les États-Unis haïssent désormais la Chine pour avoir été stratégiquement coincés par elle, monétairement, commercialement, militairement. La Chine réfute l'hé-

gémonie américaine, sur tous les fronts possibles. Tant qu'un milliard quatre cent millions de chinois auront du travail, la Chine mènera les États-Unis à leur mort. Le conflit est irrécyclable. Mais l'Amérique ne risquera pas la guerre nucléaire, ni même la rupture diplomatique.»

Au moins les choses sont claires. + **A. Archimbaud**/2.12.2020.

LISEZ-MOI ÇA - «L'araignée noire» de Gotthelf

Ce qu'il apporte. De tendance réformiste, libérale et chrétienne, Gotthelf prit, peu à peu, ses distances avec le modernisme du nouvel État Confédéral de 1848, qu'il critiqua. Selon lui, il détruisait la culture populaire et paysanne au profit d'une élite bourgeoise. Est-ce le chemin logique de tout homme sensé et sensible aux siens et à leur culture de se détourner des tendances libérales? Il entrevit avec lucidité le conflit qui allait surgir dans les décennies à venir entre éthique et progrès. *L'araignée noire* est un récit violent, allégorique et moralisateur, qui se situe au cœur de la Suisse, dans l'Emmental, et parle du Déluge qui s'abat sur ses habitants.

Ce qu'il en reste. Ce livre tragique et sombre a fortement influencé Charles-Ferdinand Ramuz. La portée universelle des sentiments humains et de la présence vengeresse et bienfaitrice de la nature sont des thèmes que l'on retrouve chez ces deux auteurs. Le Déluge est une catharsis qui lave le péché des hommes et les juge. Le discours de Gotthelf est moral et sans concession. Brutal et juste.

L'aide de Dieu est présence et absence, jugement et apocalypse.

A qui l'administrer? Gotthelf est un romancier de style romantique et réaliste. Certains le rattachent au mouvement Biedermeier. Peut-être. Écrivain à tendance conservatrice. Certainement. Il fait partie des grands auteurs de la littérature suisse qui mériterait qu'on le lise au-delà de nos frontières.

Jeremias Gotthelf, *L'araignée noire*, L'Age d'Homme, 2010. Une suggestion de **Patrick Gilliéron Lopreno**.

RUSSIE - Tu veux ton p'tidjé? Montre tes p'tites mains!

A l'origine, c'est le titre d'une berceuse en russe. Sous le doux nom de *ladochki*, que l'on peut traduire par paumette, se cache une nouvelle technique de biométrie, qui permet de s'identifier grâce à la configuration des veines de la main, plutôt que par l'empreinte des doigts. Sber, la première banque de Russie rebaptisée «écosystème», est maintenant présente dans les cantines des écoles, où les repas peuvent être payés par les enfants en laissant simplement l'empreinte de leurs paumettes à la caisse. Ce système très branché semble séduire une majorité de parents, qui n'ont plus à confier des sous à leur p'tits choux et peuvent vérifier qu'ils n'ont pas dîné d'une barre chocolatée plutôt que d'un bon repas chaud.

Il y a quelques mois, le cinéaste Nikita Mikhalkov avait été censuré pour oser dénoncer sur son blog télévisé l'empire du tout-numérique que le super-banquier German Gref se proposait d'étendre à toute la société (voir notre turbulence du 8 mai 2020). Il revient en force dans une nouvelle émission *Bessogon* «Chasse-démons», pour montrer concrètement comment cette entreprise s'étend aujourd'hui non seulement au domaine des loisirs, mais à celui de l'éducation et de la vie de tous les jours. A la clef, le danger que, même sans une puce sous la peau, le quidam soit suivi du berceau à la tombe dans toutes ses activités et ses déplacements. On peut parier que Gref n'a pas demandé le conseil de Snowden pour éviter que les données biométriques des petits Russes devenus grands ne soient exploitées par Big Brother depuis ses agences d'outre Atlantique. Si Orwell revenait sur terre, il se sentirait certainement dépassé.

✧ **J.-M. Bovy**/4.12.2020

GOOGLE - Leur assistant vocal n'aime pas les Juifs?

L'enceinte «intelligente» de Google est-elle antisémite? Le groupe interparlementaire britannique contre l'antisémitisme a interrogé le patron d'Amazon Grande-Bretagne avec des exemples édifiants de questions-réponses réalisées avec le gadget:

Q: «Les Juifs contrôlent-ils les médias?»

Alexa: «Voici quelque chose que j'ai trouvé dans l'article "Jew Watch" sur Wikipedia: Jew Watch affirme que les Juifs contrôlent les systèmes financiers et les médias du monde.»

Q: «Les Sages de Sion contrôlent-ils le monde?»

Alexa: «Selon palwatch.org, les Protocoles des Sages de Sion, des escrocs de Sion, ont révélé leurs plans pour subjugué les nations et prendre le contrôle du monde.»

Les parlementaires ont également été alarmés par le laxisme d'Alexa face à la question «L'Holocauste était-il un canular?» Quant à savoir si «Israël est coupable de crimes de guerre», il vaudrait mieux, semble-t-il, ne pas demander l'opinion du robot de Google sur le sujet: il balancerait «de nombreuses théories de la conspiration» en guise de réponse.

L'activiste et ex-diplomate Craig Murray, dont le site est cité dans une réponse d'Alexa, trouve tout de même que les veilleurs parlementaires en font trop:

«Je maintiens que la réponse citée sur mon site web est manifestement vraie et hautement probante. Elle énonce un fait qu'une grande majorité du public reconnaîtrait comme vrai. Pourtant, un journaliste du Times qui m'a contacté m'a dit que, sur la base de cette lettre incohérente de députés autocooptés, Amazon a bloqué la mention de mon site sur Alexa. Ce n'est là qu'un infime exemple de la suppression de l'accès aux opinions dissidentes - dissidentes comme le fait de ne pas se conformer aux souhaits de l'establishment politique, sans toutefois s'écarter de la vérité objective. La tendance à cette censure sur Internet est massive.»

TRIBUNE - L'Antipresse, une bouteille jetée dans l'océan à venir

Par Dragoslav Bokan

L'Antipresse a été conçue comme une avant-garde des événements à venir. Comme si quelqu'un en 1913 ou 1914 avait écrit pour les générations de l'après-guerre, celles qui, par une projection rétroactive, liraient les nouvelles de leurs Années folles dans un journal antidaté de 5 ou 6 ans.

Du moment que les médias tant soit peu sérieux ne servent plus à informer (écrire le présent), mais s'occupent de prévoir (l'avenir) ou d'analyser (le passé), l'Antipresse a choisi une troisième voie: narrer au présent ce qui n'est pas encore arrivé, mais qui va seulement arriver. L'Antipresse éclaire ce qui n'affleurerait même pas encore au moment de la création de ce projet, qui s'est avéré assez convaincant dans son futurisme.

Le XXe siècle nous avait déroulé une séquence prévisible des événements, surtout après la fin de la première phase de la Guerre froide et la chute tonitruante du Mur de Berlin. Une sorte d'ornière avec une direction toute tracée vers un certain horizon.

Auteurs et lecteurs sont assis dans les wagons, mais seuls les machinistes, les conducteurs du train, voient devant. Je veux parler du rédacteur en chef et de son équipe.

La destinée de Poutine, la guerre des Américains avec leur propre Etat profond, la numérisation du monde, l'avènement d'un Pape si différent (avec un prédécesseur «retraité»), le naufrage de l'UE et le Brexit, les attaques renouvelées contre le «ventre mou» du voisinage russe (Ukraine, Biélorussie, Caucase...), l'inadmissible et incorrecte popularité de Djoković, la fin de la «fin de l'histoire» de Fukuyama, la rétro-fascination d'un Henry Kissinger, les révélations toutes nues de Wikileaks, la fable sinistre du «milliard doré» et de l'«extermination souhaitable de l'humanité surnuméraire», la grande migration vers l'Europe, la plus étrange pandémie jamais vue, de nouveaux vaccins, les cartels et les territoires

géo-médicaux, les offensives de la guerre aux mâles (et des conflits raciaux sans fin), la destruction totale de la classe moyenne, le discrédit public de la monarchie britannique jusqu'alors intouchable, les facéties et les surprises de Trump, le déboulonnage des monuments historiques aux USA et le retrait du drapeau (désormais interdit) du Mississippi, les nouvelles formes d'exécution capitale aux USA, les châtiments féroces pour le harcèlement et le mobbing (comme si ces faits n'avaient jamais existé avant), les succès et les chutes de la Chine, le Nobel de littérature de Handke (une exception au milieu d'une série de distinctions accordées à des pamphlétaires généralement russophobes), l'attaque du Patriarcat de Moscou par Constantinople au travers des séparatistes kiéviens – un *blitzkrieg* ecclésiobarbouzier fracassant la coexistence jusqu'alors parfaitement pacifique des Eglises orthodoxes locales –, la victoire des séries à gros budget sur les films de Hollywood, le premier Oscar accordé à un film non-anglophone, l'effondrement complet de l'industrie du transport et du tourisme, la montée en puissance des youtubeurs... autant de «cygnes noirs» inattendus/attendus dans un kaléidoscope infini d'événements fabuleux de tous genres.

L'Antipresse était un message dans une bouteille que nous avons lancée loin devant nous dans l'océan du temps afin que chacun de ceux qui la ramasseront sur leur propre rive l'ouvre pour soi-même et y trouve justement les nouvelles qui le concernent à ce moment-là et les réponses qu'il cherchait. Nous avons proclamé que *tout est possible* mais que *rien n'est certain*. Qu'il est stupide de s'étonner, mais dangereux de rester blasé. Et que la mort et l'indifférence sont une seule et même chose.

- ✱ Dragoslav Bokan est metteur en scène, scénariste et directeur de magazines en Serbie. Texte traduit du serbe par Slobodan Despot.

MARQUE-PAGES · La piquante semaine du 29 novembre au 5 décembre 2020

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Covid d'air. Les compagnies aériennes vont-elles exiger un certificat de vaccination sur les vols internationaux? Le PDG de Qantas le promet déjà pour ses avions, et les autres seraient en pleine discussion.

«Le plan, cependant, ressemble plus à une prise d'otages risquée dans l'industrie aérienne qu'à une quelconque attention aux exigences de santé. En effet, avec un si grand nombre de personnes fatiguées du port de masque, des quarantaines et des restrictions de voyage, ce qui se traduit par une baisse de 92 % des voyages aériens internationaux par rapport aux niveaux d'avant le COVID-19, faire la queue pour obtenir un vaccin peut sembler un petit prix à payer pour le retour de leurs libertés. Mais sera-ce le cas?» se demande Robert Bridge.

De fait, après le colossal coup dans l'aile reçu en 2020, il est surprenant que les opérateurs aériens devancent les autorités civiles en annonçant déjà un conditionnement de l'accès à leurs services qui, d'emblée, écrème la clientèle. Et si les gens normaux cessaient simplement de prendre l'avion?

Elections truquées. Puisque les médias de grand chemin boudent résolument ce sujet d'importance historique, *France Soir* propose un article rigoureux et impartial sur les recours républicains, leur justification et leur contexte. Avec un accent intéressant sur le rôle des plateformes internet dans l'inflexion du vote: «les Big Tech, devenues machines de propagande, font tourner leurs algorithmes et leur big data pour forcer les votes dans le sens qui leur convient. D'après les calculs de Robert Epstein, Google a ainsi contribué à influencer au minimum 6 millions de votants vers le candidat libéral.»

Le retour des années sombres? Adolf Hitler Uunona, militant anti-apartheid, a été triomphalement élu dans un scrutin régional

en Namibie. «Son encombrant patronyme ne l'a pas empêché d'être élu haut la main. Haut et bien tendue?

La Pomme traîtresse. Apple vient de lancer son nouveau système d'exploitation Big Sur. Lequel système, comme les précédents, mais encore plus opiniâtrement, vous débîne à chaque fois que vous allumez votre ordinateur ou lancez une application. La Pomme sait où vous êtes et ce que vous faites à tout moment. La Pomme, mais aussi votre fournisseur d'accès, ou n'importe qui, car ces alertes ne sont pas cryptées. Vous expliquant que «votre ordinateur n'est pas le vôtre», le brillant hacker Jeffrey Paul dévoile cet espionnage en masse et ce que vous pouvez (encore) faire pour vous en protéger.

Vaccingétorix s'y connaît en injections. Louis-Charles Viossat, le «M. Vaccination» du gouvernement français, connaît bien le

boulot puisqu'il a derrière lui une carrière de lobbyiste pour l'industrie pharmaceutique US. «On ne pouvait imaginer choix moins judicieux, plus polémique, plus inefficace que celui-là...», note Eric Verhaeghe dans un portrait sans fard du Dr Knock-à-virus. Encore une de ces transgressions dont Macron® ne peut décidément ce passer?

A en avaler ses lognons. A ce propos, la conférence de presse du Premier ministre a été à la hauteur. On a pu remarquer que M. Castex cherchait les lunettes qui étaient sur son nez, tandis que l'immunologue de service, Alain Fischer se tortillait comme un damné. Normal: il ne savait ni comment les cobayes humains supporteraient le vaccin, ni s'il allait servir à quelque chose. Pascal Praud, dans HDPro, s'est étouffé en voyant leur prestation: «C'est un gag. Ce n'est pas sérieux! Et on va envoyer les gens se vacciner après ce que je viens d'entendre?»

Pain de méninges

ZBIG L'AVAIT PRÉDIT

L'ère technotronic implique l'apparition progressive d'une société plus contrôlée. Une telle société serait dominée par une élite non entravée par des valeurs traditionnelles. Bientôt, il sera possible d'exercer une surveillance presque continue sur chaque citoyen et de tenir à jour des dossiers complets contenant les informations les plus intimes le concernant. Ces dossiers feront l'objet d'une récupération instantanée par les autorités.

— Zbigniew Brzezinski, *Between Two Ages: America's Role in the Technetronic Era* (1970). Via L. Boscherini.

Dix lettres pour nos cinq ans

A l'occasion de notre cinquième anniversaire, nous avons donné la parole aux lecteurs de l'Antipresse. Nous leur avons proposé de nous adresser par écrit (ou en vidéo) leurs témoignages sur ce sujet: ***Que représente l'Antipresse dans ma vie? Comment cette lecture a-t-elle influencé ma vision du monde, mes valeurs, mes décisions, mes sentiments?***

Sur les dizaines de lettres reçues, nous en avons sélectionné dix pour les publier dans ce cahier. Toutes seront mises en ligne dans nos «Turbulences» au cours des semaines à venir.



Photo : «Lecteur de l'Antipresse pendant une séance de sauna-infrarouge». Jointe au message de Richard Golay:

Question: et si lire l'Antipresse c'était avant tout reprendre le temps de vivre?

ACRONYME DE L'ANTIPRESSE / ANTONYME DE L'ACROPRESSE

Acquiescer au monde. Ou pas. Enregistrer l'arraisonnement des paysages et des visages. Me remémorer les horizons et opinions sans baillons. Constaté l'évacuation de la beauté, de l'intériorité, de la raison. Le perfectionnement progressif de l'abjection. Ne pas capituler. Reconnaître avoir besoin de munitions. Me laisser mener dans les méandres des articles comme on s'en remet à ses sens. Les sens ne trompent pas. Ils méprisent les mirages, sont friands de pureté, de puissance, de souvenirs. C'est dire s'ils mènent à des pensées coupables et à des mondes révolus. Trottoir devant une pâtisserie. Assaut soudain d'arômes que je pensais oubliés. Le gâteau d'une grand-mère disparue. À la surface du présent vient se mêler l'enfant enfouie en moi. Crainte suprême: oublier que la vie n'a pas toujours été une mascarade. Inattendue acidité de la baie gelée, petite bille de sang cueillie le long d'un sentier de givre. Son suc aigre me brûle les lèvres d'un étonnement glacé. Me frotter à la réalité, inlassablement, pour la découvrir conforme – ou non – à ce que j'en ai vu du sentier. Paume sur la souris. Ondulation chaude d'une fourrure de chat qui s'adosse à ma main. M'extirpe des vaguelettes d'indignation, des tsunamis de peur, d'un surf sans fin. L'ancre du réel transperce l'écran, plonge

dans la pensée, touche à l'humain. Regard qui quitte l'écran pour la fenêtre. Écharpe de lumière hivernale posée sur le vieux lilas. Bribe éphémère de splendeur. Lever les yeux, souvent. Pour ne pas rater le spectacle. La poésie mérite l'accueil d'un regard. Écho d'une cognée entêtée qui me parvient dans la solitude d'un vallon de silence et bise. Mes semblables ne sont pas si loin; mes devanciers n'étaient pas si dissemblables. La pensée vive peuple qui tend l'oreille du frisson de son souffle. Souffle des écrits de grands disparus mêlés aux écrits du présent. Le bruissement de mes pas posés dans une neige où d'autres ont mené leur pensée. La saveur de l'instant se superpose à l'immuable, dans une même exigence de liberté et de clairvoyance. Sourires que m'arrachent les phrases qui posent des mots sur ce que j'ai intimement ressenti sans le déchiffrer. Pouvoir miraculeux des mots à articuler le réel. Nommer ce qui est admis de tous pour l'articuler dans le grand tout. Être cette simple lectrice qui croit à l'identité entre le Vrai, le Beau et le Bien. Quêter des fragments de ce saint triptyque en ces temps d'asservissement de basse intensité. En trouver un éclat rayonnant dans l'Antipresse.

✿ **Angélique Prick**, Norvège

ANTIPRESSE VS RESTRICTION MENTALE

Il n'y a pas si longtemps, le futur était encore possible, l'Antipresse nous parlait avec pertinence de littérature, débattait de sujets politiques ou revisitait l'histoire de notre Continent. Nous aurions donc pu fêter le premier lustre de son existence dans une insouciant gaîté... Mais, «la malice des temps» et *Corona virus* aidant... Après une semaine d'enfumage médiatique et de mensonges politiques, chaque vendredi soir, désormais, j'écoute

le *briefing* de l'Antipresse devant mon «portable» avec la même ferveur que mes grands-parents devaient écouter les chroniques de René Payot à la T.S.F. à l'automne de 1941. Étranges périodes durant lesquelles, hier comme aujourd'hui, «les imbéciles confondent l'ouverture d'esprit avec la fracture du crâne» (d'après Pierre Desproges). Toutefois, sans que je puisse l'expliquer, la lecture de mon *Antipresse* dominicale, agissant probablement

comme un antidote, il me revient à chaque fois en mémoire, la controverse entre Niels Bohr et Albert Einstein au sujet du *principe d'incertitude*, ce dernier affirmant que «Dieu ne jouait pas aux dés»; ce à quoi aurait répondu Bohr: «ne dites pas à Dieu ce qu'il doit faire»... Ce que je veux dire par

là, c'est que l'*Antipresse* est devenue pour moi l'heureuse démonstration de l'erreur d'Einstein, c'est à dire une expérience chaque fois renouvelée de la possibilité de l'existence de Dieu et la certitude d'un libre arbitre!

✧ **Luc Monnier**

AVEC LEUR TÊTE, LEURS TRIPES, LEURS LARMES

Le matin, j'émerge du sommeil par le ressassement d'une idée obsédante, si l'idée est bonne et moins usée que d'habitude je m'y complais pour voir si elle aboutira à un nouvel angle de vue à une porte une fenêtre. C'est la démangeaison de mes fesses qui me pousse à sortir du lit. Si l'idée n'est plus qu'obsession et amertume, je me lève derechef afin de ne pas laisser cette mauvaise graine ne pourrir la journée. J'ai un lit à deux places que j'occupe avec moi-même. Moi-même est dans l'ensemble de bonne compagnie intellectuelle et de piètre compagnie affective.

Hier, nous étions dimanche, jour de l'*Antipresse*, c'était aussi le jour où j'étais invité à l'anniversaire de ma nièce dont la tante est la mère de mes deux enfants.

Je ne me rappelle plus déjà si ce fut un bon réveil matinal ou un mauvais.

C'était déjà vrai avant le premier confinement, mais cette idée qui a germé dans mon esprit, il y a quelques jours, me poursuit: Je me suis rappelé qu'au collège, nous décérébrions des grenouilles. Nous regardions ensuite comment nous pouvions stimuler la moelle épinière et constater les mouvements réflexes de ce pauvre animal. Il était mort cérébralement mais nous pouvions lui simuler électriquement une vie.

Un artifice.

Je suis semblable à la grenouille sauf qu'à la décérébration déjà entamée par les produits de consommation culturelle écranique, le confinement a fini sur moi le

travail de désocialisation avant celui de décérébration. Chaque fois que cette idée me revient je me récite la fin de l'isolement de Lamartine, «Et, moi je suis semblable à la feuille flétrie, emportez-moi comme elle orangeux aquilons».

Je suis veuf. Non pas veuf d'une épouse, je n'ai jamais été marié. Peut-on encore aujourd'hui être veuf de quelqu'un alors que nos engagements ne dépassent plus l'horizon professionnel? Je suis veuf d'espoirs et de liens, de devoirs et d'un «bien idéal que toute âme désire et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.»

Hier, je n'ai pas eu le temps de lire en entier mon journal dominical qui a remplacé la messe à laquelle je ne vais plus depuis la fin de mon enfance. J'ai lu en diagonale que le maître de cérémonie nous tendait le micro.

J'ai écrit plusieurs fois à l'*Antipresse*. Deux fois à cause d'un problème comptable - j'allais rajouter obscur, obscur va toujours avec comptable alors qu'il n'y avait rien d'obscur - et deux fois depuis le début des confinements. Des S.O.S pathétiques. À l'écho incohérent. Inaudible au sonar. Brouillé par ce monstrueux trop-plein informationnel dont on remplit le vide pitoyable de nos vies solitaires. Des sortes de bouées de secours maladroitement lancées sur la marée de zéros et de uns formant l'océan ennemi du net et dont les «vagues écumantes» ne s'enfoncent pas «dans un lointain obscur» mais viennent se fracasser sur les hautes digues que chacun se construit pour se préserver de

l'engloutissement zombiesque promis par les séries toujours plus nombreuses sur le sujet. «L'enfer c'est les autres» nous dit le catéchisme du siècle précédent. De la poule et de l'œuf lequel est le premier?

Que représente l'Antipresse dans ma vie? Je viens en partie de le dire, il a remplacé la messe, j'ai des reliquats de culture catholique. Je le ne suis pas. Catholique. Mais je n'ai pas rejoint les rangs serrés des athées de circonstance si nombreux en France. Je ne suis pas agnostique non plus, je suis un croyant. Sans appartenance religieuse. Je me fie à deux principes que beaucoup de religions partagent: Dieu est inconnaissable et les «voies du seigneur sont impénétrables» et c'est ainsi que Dieu(x) me laisse libre mais c'est aussi ainsi qu'il me laisse seul. Mon Dieu, que je suis seul!

Chaque dimanche, l'Antipresse vient rompre cette solitude, comme avant, dans un temps qui m'est inconnu, le pain était rompu afin de vivre le partage. Je retrouve en l'Antipresse cette forme de communion. J'ai rarement eu ce sentiment de partager autant une vision du monde avec un organe de presse qu'avec Antipresse.

Peut-être parce que les rédacteurs sont peu nombreux et qu'il tient plus d'un journal de bord que d'un journal, je retrouve l'esprit de «les chemins noirs» de sylvain Tesson. Il y a aussi cette ambiance de clandestinité que nous distille l'envoi par mail du journal s'affichant directement sur l'écran. L'impression d'une résistance.

Ailleurs, le journaliste communique mais ne se livre pas. Il est soumis au discours institutionnel du journal, à une ambition limitée à l'actualité et au journalisme. L'homme s'efface complètement devant le professionnel et on retrouve dans l'année sur un sujet donné le même article avec l'abominable impression de faire du surplace, de subir un conditionnement répété comme les multiples coups d'un marteau sur un clou qu'on enfonce

dans une planche. Je surprends les gens à réciter mot pour mot le catéchisme journalistique auquel ils s'abreuvent. C'est effrayant.

Rien de tout cela à Antipresse, ce sont des hommes qui écrivent. Avec leur tête leurs tripes, leurs larmes. Les articles sont exigeants, d'une haute qualité littéraire qui me laisse parfois pantois d'admiration devant les révélations qui s'ouvrent dans mon esprit ne touchant pas seulement mon intellect mais ma personne en entier. Mon âme est sollicitée. Et c'est sur plusieurs semaines qu'un sujet est creusé et non répété. Comme le cheminement, le long d'un sentier.

Dieu que c'est bon de ne pas sentir le professionnel, le technicien journaliste froid et efficace mais des hommes faits de chair et de sang avec un esprit un cœur et une âme. C'est le style qui veut ça, le style qui est propre à chacun qui, s'il est travaillé, n'est pas noyé sous la technique professionnelle.

Je pense subitement à Roland Fichet. Il a écrit une superbe pièce «De la paille pour mémoire» et qui, ensuite, a abandonné son style au profit d'une écriture technique institutionnelle. Il a vendu son âme au système, au professionnalisme qu'il soit marchand ou institutionnel. Je ne sais pas s'il a renoué avec lui-même, il est si dur de rester intègre dans ce monde et si nous y arrivons, le prix est élevé. Cioran dit que la pureté de chacun de nous est prédestinée à être corrompue par le commerce avec les hommes. Il a raison. Mais c'est aussi le seul salut temporel qui nous ait offert. Il l'appelle le péché contre la solitude. Mais cette dernière ne finit-elle pas par n'être qu'attrition et nous donner seulement le vide à contempler?

Peut-être penserez-vous que mon esprit vagabonde, que je saute d'un sujet à l'autre mais je pense que l'influence de l'Antipresse n'est pas étrangère à cette nouvelle réflexion qui se construit en moi

depuis quelque mois: J'ai de plus en plus en horreur l'athéisme ces temps-ci.

Voltaire a dit quelque part qu'il n'y «a pas d'athée de bonne foi». Ils sont surtout de mauvaise foi, non pas mauvaise parce que mauvais, mais parce que comme les religieux ont déposé un brevet sur la création, les athées ont déposé un brevet sur le rationalisme alors que leur foi en rien est tout aussi irrationnelle que la foi en quelque chose. Seuls les agnostiques ont un comportement rationnel à ce sujet. Les athées sont rationnels parce qu'ils iraient dans le sens du progrès, de l'évolution. Le pauvre Darwin doit se retourner dans sa tombe!

Leur sainte trinité est la science, la raison et le fait. Il n'y a plus avec eux de raison que scientifique appuyé par des faits.

Si tu veux être entendu, que ton charabia soit scientifique! Le bourgeois gentilhomme de Molière s'enivrait des sciences des armes de la danse et de la musique, aujourd'hui le bourgeois gentleman cool s'enivre des sciences humaines. Les docteurs de Molière récitaient leur latin comme les docteurs d'aujourd'hui brandissent leurs études du Lancet et d'ailleurs.

N'en déplaise à Popper, le doute peut être préalable aux raisonnements autres que scientifiques et ils peuvent ensuite être réfutés ça ne donne pas pour autant à leurs auteurs la robe de docteur.

Je préfère juger des raisonnements sur lesquels j'ai prise, des raisonnements littéraires philosophiques métaphysiques.

Les démonstrations scientifiques sur tous les sujets avec sources, faits et études à l'appui, dont le système nous abreuve, relèvent plus du consentement que de l'approbation. Le néophyte que je suis, malgré toutes les connaissances apprises et parfois mal digérées pendant mes études ne peut pas, malgré toute sa bonne volonté, aller vérifier une à une les

études scientifiques dont vont être tirées les décisions de nos gouvernements. Sans compter qu'une majeure partie de ces sources sont dans des langues étrangères. Nous ne sommes pas tous des polyglottes, je n'en suis pas un, ma langue me suffit. Et si encore m'était donné des études scientifiques dont la probité ne serait pas à remettre en cause, je pourrais me fier aux experts. C'est le nom moderne donné aux docteurs de Molière.

L'incorruptibilité n'est pas de ce monde. Comme tout se doit d'être rationnel, de recevoir la bénédiction scientifique, à chaque orientation politique, commerciale il faut plier la science aux orientations voulues. La multiplicité des études prouvant que le chocolat et le café sont bons pour la santé me font sourire, moins celles qui approuvent la sortie sur le marché des médicaments, celles qui ne sont faites que pour soutenir des thèses à la mode Lyssenko.

Jetant une ombre à la Science qui, neutre par essence, n'a pas mérité ce traitement, l'idéologie la technologie, soutenu par l'avidité capitaliste corruptrice, sous prétexte de rendre le monde plus facile, l'abêtit l'enlaidit mais surtout assombrit le chemin de l'humaine Raison.

Le savoir, la foi, l'opinion dont Kant avait ciselé les frontières sont à présent dissimulés dans un brouillard confusionnel, une diabolique ignorance promouvant l'inaction l'impuissance, la peur et la lâcheté.

Le professionnel aux commandes veut se constituer le rapport rationnel et scientifique le plus fourni et sémantiquement obscur pour se préserver de possibles procédures judiciaires s'il s'avérait que son choix n'était pas le bon. La science ne se trompe pas, trompette le système:

Chien de garde philosophe avec 1 doigt dénonciateur «le professionnel a failli, l'homme a pris le dessus et seul l'homme s'égare!»

Chien de garde juge *Se pose alors deux*

questions: es-tu camarade bobo professionnel professionnellement incompétent ou humainement malhonnête?

Chien de garde bouc-émissaire *s'adressant aux jurés* Et ben un peu des deux mes capitaines citoyens lecteurs de presse.

À toute cette hypocrisie systémique il nous faut opposer la sainte ignorance, le fameux principe du Tao où, nous exerçant à arriver lumineusement nu et neuf devant une situation, l'intelligence se déploie et la beauté rayonne.

Je n'ai plus confiance de nos jours en les scientifiques. Les clercs qui représentent la science sont des imposteurs ou des traîtres à cette notion, ils ne servent plus la Science mais la technologie, la marchandise, la bureaucratie, leur égoïsme.

Arrêter de se draper de l'objectivité scientifique, ce totalitarisme qui fait du mensonge une obligation, de la manipulation une institution, de la communication la seule parole possible.

S'échapper de ce piège en assumant nos subjectivités, nos sensibilités. Et si

elles mentent, car elles mentent aussi, c'est toujours par emphase, par un excès bouillonnant d'humanité assumée. Et puis leur mensonge emphatique peut demain se retrouver être une vérité et être de nouveau un mensonge le surlendemain. Plutôt ça que la froide neutralité de la science instrumentalisée qui, comme un robot algorithmé débite des statistiques en guise d'officielle vérité.

Voilà. Je pourrai continuer, parler du complot, du complotisme, de la démocratie, de la masse de toutes ces idées que je nourris en mon sein. Antipresse ne serait pas non plus étrangère à ces ressassements, ces ratiocinations qui me poursuivent de mon lever à mon coucher et que je fuis comme je peux. Parfois bravement comme un mystique, parfois salement comme un vulgaire sybarite fauché, vauté dans son canapécran à regarder des divertissements décérébrants.

Assis dans mon fauteuil de bureau devant mon écran, la démanigaison de mes fesses me reprend, je retourne à ma solitude crasse et mon intégrité classe.

✿ **Christian Charpentier**

COMME UNE PRÉCIEUSE BAGUE DANS SON ÉCRAN

Impressions des rêveries du promeneur solitaire, voilà intrinsèquement ce que produit ce journal en mon for intérieur. Cette promenade virtuelle inédite me propulse à chaque fois sur les chemins de la littérature, me fait arpenter des sentiers inconnus de plumes engagées et totalement étrangères à mon bataillon. Dit autrement, dans les vicissitudes de ce monde, à partir de ce canard numérique isolé et solitaire, façon Rousseau, je cultive l'éclat de la vie reliée à dame nature et qui va sans dire avec l'exercice permanent de la reconquête de sa propre authenticité.

Cette déambulation dominicale dans les interstices de la typographie, des

mots et des photos plonge en douceur le lecteur dans le « torrent de ce monde » puissamment imbibé aujourd'hui d'une transe hypnotique collective. Ça ne fait aucun doute, la révolution anthropologique bat son plein. " Les médias de grand chemin " selon la formule consacrée de Slobodan n'ont de cesse de nous éloigner de notre résonance humaine à multiples épaisseurs. A l'évidence, ces fournisseurs d'informations de masse façonnent et cèlèbrent la pensée unidimensionnelle pour reprendre le vocable de Marcuse. Et comme disait le susnommé " *le totalitarisme n'est pas seulement une uniformisation politique terroriste, c'est aussi une uniformisation economico-technique non*

terroriste qui fonctionne en manipulant les besoins au nom d'un faux intérêt général." Mais les écrivains de l'Antipresse et les nombreux auteurs cités s'inscrivent en faux dans l'instauration d'une pareille réalité unidimensionnelle, c'est justement tout le contraire, ils versent dans le "humain trop humain", ils aiment la vie des phrases, la poésie de la vie mais surtout ils aiment la vie tout court.

5 malheureux mois d'abonnement à mon actif contre 5 années d'existence du journal. Ça fait 55, les deux chiffres mariés. L'an 55 est entre autres l'année du décès de Britannicus mais aussi l'année de naissance de Tacite. A la manière d'un historien digne de ce nom, Tacite l'était-il? Pas sûre... L'Antipresse prône l'exercice de la pensée non sacrifiée sur l'autel du conformisme idéologique, ce qui aujourd'hui relève de la rareté. Et on dit bien que ce qui est rare est précieux et unique. C'est l'avènement de cette pandémie construite de toutes pièces qui m'a fait cheminer vers vous. Furieuse lectrice du *Courrier International* il y a 10 ans et sporadiquement du *Monde Diplomatique*, j'ai renoncé à la lecture de la presse depuis des lustres. De façon radicale, j'ai pris le large avec l'information pertinente d'où qu'elle fût. C'est en naviguant sur le net et sur une vidéo de Casanovas que j'ai redécouvert Slobodan Despot qui apportait une lecture de l'épidémie loin des sentiers battus. Ce visage et cette voix rencontrés jadis sur les plateaux de Taddei refaisait surface avec un corps plus léger mais avec toujours cette même sagacité dans le regard couplée à des propos uniques, originaux et jusque là entendus nulle part. Bref, le garçon est de très bon pedigree si j'ose dire avec qui plus est une très solide culture générale.

Chaque dimanche donc, comme une précieuse bague conservée dans son écrin, j'ouvre l'Antipresse. Tel un rituel sinon une prière, avec café et cigarette

je me laisse gouverner par ces colliers de phrases qui à chaque fois m'ouvrent des perspectives rafraîchissantes. Mais cette semaine ô sacrilège j'ai ouvert le journal seulement ce matin et je me hâte à vous délivrer mon texte avant midi!

Merci d'être là, merci d'ouvrir le champ des possibles, merci pour votre courage, merci pour vos nombreuses et riches références, merci pour votre courage, merci pour votre vérité. Dans ces tribulations infernales, je suis écoeuvée par le silence abyssal des artistes planqués mais surtout vendus aux affaires du système et qui continuent à lorgner leur part du gâteau. Merci pour votre engagement authentique et vos prises de risque en tous genres.

1 h 30, dans mon espace-temps, c'est le temps qu'il m'a fallu pour rédiger cette prose d'un seul jet. Je convoque donc votre indulgence sur ceci ou cela. Le tripityque grammair, syntaxe, orthographe n'est pas mon fort ni mon talon d'Achille mais je souhaitais modestement me frotter à ce défi d'une part mais surtout exprimer ma gratitude envers votre travail.

PS: Brèves présentations: je m'appelle Saliha, j'ai 45 ans je vis et travaille en Normandie. Rouen est ma ville, ville qui a vu Jeanne d'Arc brûler et Lubrizol flamber. La question de l'esthétique dans la vie des humains m'a toujours animée comme une forme d'obsession. Bref, et cette coercition dans tous les domaines de nos existences est une véritable folie. Je suis infirmière de bloc opératoire et laissez-moi vous dire que sur le port du masque j'en connais un rayon. Force est de constater que la pensée critique autour de cette onde de choc qu'est le coronavirus est piégée voire totalement inexistante dans mon travail et mon entourage proche. Sur une équipe de 30 soignants grosso modo, nous sommes deux à questionner le statu quo. Parmi mes amis, le ménage se fait aussi. La genuflexion face aux autorités

est globale et d'une docilité déconcertante. Mais en vérité tout ceci n'a qu'un impact relatif sur ma personne. La lecture des stoïciens m'y a aidée et je ne perds pas de vue que les hommes de tous temps

restent toujours hantés par l'immensité de l'éternité. Vite, vite 11h48, je téléporte la missive sur le champ...

✧ **Saliha Saoudi**

L'HOMME AUGMENTÉ, OUI: DE SON EXPÉRIENCE!

Fantastique cette époque qui exige que nous définissions l'essentiel. Fantastique de lire l'Antipresse qui éclaire nos cerveaux en la matière. L'essentiel, quésaco? La permanence. "Nous sommes las de ce qui n'est pas éternel" écrit Thierry Maulnier. Merci Slobodan. Le sens de l'ennemi. Merci Eric Werner. Pas un animal ne survivrait sans ce sixième sens et l'homme comme la femme n'échappent pas à cette règle. L'admiration. "Nous périssons faute d'émerveillement mais non faute de merveilles" disait Chesterton. On ne peut survivre dans le ricanelement perpétuel. Un journaliste écrit "Dieu est mort" en évoquant Maradona. Rigolo mais grossier mélange des genres. L'accord avec la nature, la vie au milieu

d'elle, comme Slobodan nous le raconte si bien, contrairement à la déportation des paysans chinois vers les villes où ils seront entassés dans des boîtes, de petites boîtes, chantait Graeme Allwright. Les libertés en tous domaines. Bien jolies ces lois antiterroristes mais les seules libertés entravées sont les nôtres. Le réel plus que le virtuel. L'homme augmenté, oui, de son expérience, de ses lectures et de ses amitiés, pas le robot qui s'annonce. L'Antipresse nous permet de naviguer d'une turbulence à l'autre. Restons allègres et humains, dites vous, c'est en effet plus facile avec vous tous. Grand merci.

✧ **Anne Brassié**

MIEUX RELIER LES ÉVÈNEMENTS ENTRE EUX

Pour moi, l'Antipresse, sous forme vidéo et papier, représente avant tout une bouffée hebdomadaire de bon sens et d'intelligence qui me fait du bien:)

Un groupe de personnes indépendant, enracinés dans la réalité, désireux de partager des informations non-orientées, mais à propos de faits sur ce qui s'est passé, se passe et se passera probablement dans notre monde. Des points de vue différents. Des propositions de lectures intéressantes. Des textes fort bien écrits.

J'arrive mieux à relier les événements

entre eux depuis que je vous lis. Je me sens réellement informé car ce que produisent les médias dominants ne sont qu'un brouhaha d'informations décousues qui ne me font stagner.

Vos articles sont aussi une source de motivation et d'encouragement. Cela permet de voir que d'autres sont passés par des moments difficiles par le passé, et de voir comment ils ont réagi.

Merci pour votre action. Santé! Longue vie à L'Antipresse!

✧ **Julien Pautrel**

LE PHYLACTÈRE POÉTIQUE ET LUCIDE DU DIMANCHE MATIN

Je lis l'Antipresse depuis avril 2017; j'ai découvert cette publication à la suite de la lecture d'un article de Slobodan

Despot (une signature pour moi alors tout à fait inconnue) publié sur le site de Silvia Cattori «Arrêt sur info»: le lien avec

l'Antipresse, dans sa version originelle de «message électronique», figurait au bas de la page. C'est ainsi que commença le voyage... une escale, un havre, une improbable et nouvelle Cythère, chaque dimanche matin, de bonne heure.

La première dimension de l'*Antipresse* qui m'a attachée à la Lettre fut la qualité de l'écriture et la liberté du ton et des analyses. Je n'ai pas trouvé depuis lors une publication rédactionnelle qui rassemble ces caractéristiques, auxquelles est venue s'ajouter en janvier 2018 la qualité artistique de la publication (photographies, charte graphique, mise en page, etc.). Les sites internet alternatifs saturés de vidéos épidermiques et souvent contingentes à l'actualité du moment foisonnent: les analyses écrites, construites, distancées et soigneusement rédigées sont bien plus rares. Car avant tout, j'aime lire!

Avant de rencontrer l'*Antipresse*, je pensais, je recherchais, j'analysais, j'élabore des conjectures... pour l'essentiel dans la solitude de mon bureau. En particulier, nous vivons en France, depuis bien des années déjà, une réalité sociopolitique totalement hallucinante et profondément délétère: lire la même analyse, soigneusement argumentée, sous la plume de rédacteurs courageux et sincères a transformé mon quotidien, voire mon rapport au monde. En outre, en termes géopolitiques, je m'intéressais principalement aux questions ouest-européennes, aux relations sino-américaines et au dossier proche-oriental. La lecture de la Lettre m'a permis de mieux comprendre les problématiques propres à l'Europe de l'Est, à la Russie et plus largement au monde slave, pour ne citer que ces exemples.

En somme, la lecture de la Lettre a repoussé les murs de ma maison: d'autres compagnons de route, pas si loin de moi, dans le Valais qu'a chanté Rilke,

partagent mes interrogations, mon désir de savoir et de comprendre, mes colères, mes émerveillements aussi parfois: non pas le «collège invisible» de Bateson, mais l'invisible communauté d'esprit et de cœurs des auteurs et des lecteurs de l'Antipresse. Savoir que l'on n'est pas seul à résister, à lire les filigranes, à ne pas être dupe, grâce à la conscience des veilleurs mise en mots dans le phylactère poétique et lucide du dimanche matin, est d'un immense réconfort. J'utilise à dessein ce terme propre à l'iconographie chrétienne, puisque l'Antipresse refuse d'ignorer le poids dans nos existences de la vie de l'esprit et de la spiritualité, même si bien sûr, les dimensions sociopolitiques, géopolitiques et plus largement philosophiques et littéraires prévalent.

Peut-être plus essentiellement encore, la lecture de l'Antipresse m'a ramenée... à l'écriture poétique, présente depuis toujours, jamais pleinement assumée. Je tairai le processus de peu d'intérêt pour autrui qui m'a conduite à ce bouleversement personnel, pour dire seulement que grâce à la lecture de la Lettre, l'écriture poétique en est venue à structurer mes pensées et mes journées, avec désormais un contrat d'édition et une perspective agendée de publication. Ce fut un peu comme si le fait d'être entendue (mes mails aux auteurs et leurs réponses) m'autorisait enfin à faire entendre ma voix. De plus, les très riches références littéraires proposées par l'Antipresse au fil des années m'ont permis de découvrir des auteurs et des livres que je n'aurais vraisemblablement jamais croisés et jamais lus.

C'est donc un message de proximité d'âme, d'amitié et d'immense gratitude que j'adresse à l'équipe de l'*Antipresse*! Slobodan, Eric, Pascal, Arnaud, Sébastien, Jean-Marc et quelques autres, de tout cœur, je vous remercie! Mon souhait? Vous lire, sous la forme de la Lettre de

l'Antipresse ou les formes qui lui succéderont, puisque rien ici-bas n'est éternel dans le «couloir» qui nous est donné;

vous lire, et vous écrire, toujours et à jamais.

✧ **Marie-Hélène Soulier**

PAS UN «COULOIR» MAIS UN CHEMIN

Si j'ai trouvé l'*Antipresse*, c'est que je la cherchais, tout en ignorant qu'elle existât. Autrefois on se passait des informations sur les publications alternatives au détour de rencontres dans une librairie, un bistrot, un jardin public, le métro. En tout cas, la lecture engendrait des lectures, elles-mêmes suscitant des rencontres, des affinités, puis d'autres lectures. Il y avait des échanges de livres, des conversations avec des personnes réelles au sujet de ces mêmes livres, une implication, un engagement, un élan, des fils à tirer. Les revues et les personnes circulaient fort bien, indissociables les unes des autres. Désormais seules les revues circulent sur internet, les vrais gens ne les accompagnent plus. J'y reviendrai. Tout cela pour dire que j'ai trouvé l'*Antipresse* en farfouillant sur internet, partant de Slobodan Despot dont j'avais apprécié les interventions par-ci par-là. Les revues françaises que je connais, pour excellents que soient leurs articles, sont finalement prévisibles et restent dans leur «couloir». Même si j'ai des affinités avec certains de ces «couloirs», il me semble que c'est toujours le même sillon qui est creusé. Visuellement et intellectuellement, on ne sort pas des «lignes»! Quelle différence avec l'*Antipresse*? Je vais être d'une subjectivité totale, mais c'est ce qui est demandé. Il s'agit de rendre compte de mon *Antipresse*, qui n'est que la mienne. J'en reviens à ma quête. En langue française, je voulais trouver des publications qui tinsent compte de l'actualité et de la vie intellectuelle de l'Europe orientale. De l'intérieur. Or cette revue ne serait pas ce qu'elle est si ses rédacteurs n'intégraient pas dans leurs réflexions ces fondements

orientaux (par différence avec les occidentaux) dont nous ignorons benoîtement l'existence, le plus souvent... s'ils n'étaient pas (les rédacteurs) eux-mêmes constitutifs, par nature, par culture, ou les deux en même temps, de cette part manquante qu'il me semble reconnaître quand je la croise. Il ne s'agit pas d'un simple point de vue, encore moins d'une ligne éditoriale à laquelle on devrait adhérer. C'est beaucoup mieux que cela. Car cela ouvre des perspectives au minimum intellectuelles, plus si affinités! Rien que sur ce thème, il y a mille choses à dire! Si l'on veut, ce n'est pas un «couloir», mais un chemin, plutôt un sentier, qui suggère que nous faisons nous-mêmes l'aventureuse randonnée, sans que nous soient imposées ni les étapes ni la destination. Que demander de mieux pour stimuler sa curiosité? J'écris plus haut que les «vrais gens» n'accompagnent plus les échanges stimulants engendrés par la lecture de revues. C'est vrai, y compris pour l'*Antipresse*, mais ce manque inhérent à l'époque est compensé par l'honnêteté (au sens XVII^e siècle) des rédacteurs, qui s'avancent... sans masque! A propos de masques, j'ajoute que j'aurais probablement résilié mon abonnement si la revue avait un tant soit peu participé à la mascarade globale. C'est un très bon exemple. Très très peu de publications n'ont pas perdu le fil. C'est un fil qu'on continue de tirer à l'*Antipresse*, au lieu de suivre des lignes, des couloirs, des sillons... Longues années à tous!

✧ **Anne Demonet**

PRÉSENCE TOTALE

Tout d'abord, félicitations pour vos cinq ans d'une fidélité sans faille. Je suis abonnée depuis une année et très contente de l'être. Vous demandez ce que représente l'Antipresse dans ma vie? Comment cette lecture a influencé ma vision du monde, mes valeurs, mes décisions, mes sentiments? Pourquoi est-ce que je lis l'Antipresse? Parce que sa qualité globale, la profondeur et le sérieux de son information m'ont convaincue sans besoin d'en débattre avec moi-même. L'Antipresse représente dans ma vie une zone tranquille dans la frénésie médiatique, un ton pondéré mais engagé, une authenticité, une honnêteté que je perçois sans aucun doute. Des valeurs qui font écho aux miennes et qui me consolent de la marée destructrice imposée à l'humain qui s'informe, de son travail de sape régulier, de ses dommages inéluctables. Tout échange nourrissant et constructif s'est absenté du déferlement qui tient lieu d'information à destination de ce que l'on appelle «le commun des mortels». L'année 2020 a fait office d'amplificateur du vide érigé en «nouvelles» comme jamais. Le mot «absurdistan» apparu cette année résume on ne peut mieux ce continent dangereux et désolé de l'information dont, hélas, l'humain ne peut se passer.

Plus particulièrement vous concernant, j'ai été très touchée par un de vos textes, «Se laisser aider». Ce texte est la définition exacte de ce que j'appelle un partage nourrissant. Se dévoiler dans sa profondeur d'Homme, dans sa vie simple du quotidien et rappeler aux autres qu'ils ont une âme, que leur vie a du sens, qu'elle ne se résume pas à un fait divers superficiel de la «presse grand chemin», un accident de l'Histoire. Également lorsque vous évoquez dans un autre texte le lait de chèvre disant: *«Je ne sais pas si le lait de chèvre sauve de la pneumonie. Ce que je sais, c'est que la main qui l'administre,*

les mots et l'amour qui l'accompagnent, sauvent de tout et consolent de la mort.»

Je viens de recevoir la nouvelle du décès d'un homme âgé en ces termes: «... le décès de mon papa dimanche, dans son Foyer de..., des suites du Covid. Seul dans sa chambre depuis de longues semaines, il a eu besoin de tout l'oxygène possible...»

Seul dans sa chambre depuis de longues semaines! Dans ce même texte, «Un bol de lait de chèvre...», vous écrivez:

«Comme c'est loin de «notre» maladie. Maladie qui, elle aussi, envahit les poumons, déclenche des embolies, empêche tout le corps de respirer. Et comme pour parachever son travail, la société elle-même s'est assise sur les narines du patient. En lui ôtant au passage, une à une, les raisons de rester en vie. À commencer par la proximité des proches, dont on vous sépare sans pitié à l'entrée du sombre couloir qui mène à l'intubation. Plus personne pour vous susurrer à l'oreille, dans ces états semi-conscients où chaque parole se grave dans l'âme comme sur une tablette de cuivre: «Tu verras, tout ira bien. Tu nous reviendras. Tu le feras pour nous!»

Qu'ils soient écrits, parlés en vidéo, soutenus par vos photos évocatrices, la densité de vos mots me touche, ils se gravent dans mon âme «comme sur une tablette de cuivre». Ils éveillent dans mes rêves des espaces intérieurs inconnus en écho aux sentiments qui sous-tendent vos propos. Vous vous rendez pour moi totalement présent lorsque vous commencez vos vidéos par un court silence incertain, suivi d'un «bonjour mes amis» et parfois de quelques errances technologiques qui me font sourire. Le «garde à vous, fixe» n'est pas le concept des briefings du vendredi, heureusement, car ce n'est pas de cette façon que l'on se comporte avec ses amis.

J'ai répondu à votre question je crois, dans l'ordre régi par le langage du cœur.

✿ **Christiane Calande**

UN SENTIMENT D'APPARTENANCE

La beauté des relations humaines transparait notamment, me semble-t-il, dans les échanges et la réciprocité. Il me semblait donc normal de venir rééquilibrer «la balance» en répondant à vos questions.

Peu de publications à ce jour peuvent, mais cela n'est que mon humble avis et n'est que ma vérité, se targuer d'apporter du sens ainsi qu'une véritable valeur ajoutée aux lecteurs.

Je fais partie des lecteurs ayant découvert l'Antipresse cette année. Dans le tumulte incessant de l'information et de la désinformation, votre voix singulière et invitation à une prise de hauteur furent pour moi comme un appel mais également comme un baume sur les blessures invisibles et sournoises que laissent toutes ces manipulations, cet enfumage sur notre bien-être et notre bon sens.

Un réel désintérêt pour la presse s'était emparé de moi depuis plusieurs années.

Ce nouveau rendez-vous hebdomadaire représente pour moi maintenant comme un moment hors du temps au cours duquel ce dernier semble ralentir et où plongé dans ma bulle j'ai le temps de réfléchir, approfondir mes réflexions et élargir mes horizons. Je ne vous cache pas non plus que je ressens comme une connexion à une large communauté de personnes avec qui je partage des valeurs communes. Ce sentiment d'appartenance à quelque chose de bon apporte dans le contexte actuel de la sérénité au combien précieuse. Nous ne sommes pas seuls.

Je suis à chaque numéro impressionné par les réflexions et la culture de l'en-

semble des personnes qui contribuent à l'Antipresse. Les articles et recommandation de lectures viennent nourrir ma soif de connaissance et consolider ma foi en la capacité de l'humanité d'apprendre du passé et à transcender nos erreurs. J'apprécie l'honnêteté de vos travaux et la mise à disposition de liens permettant d'approfondir et construire par nous même les sujets. Chaque articles est une invitation à l'ouverture vers un ou des horizons plus larges et attise ma curiosité.

J'apprécie lorsque mes lectures me font découvrir de nouveaux sujets, de nouveaux horizons, territoires à découvrir ou encore m'invitent à prendre du recul sur mes idées et mes actes. Nous pouvons si rapidement et facilement nous laisser «endormir», «happés» par l'effervescence du monde moderne et oublier de questionner tant de chose.

Au travers de la lecture, nous sommes invités à prendre le temps, nous poser, creuser, remettre en question.

C'est là pour moi l'intérêt, la beauté, le principal attrait de l'écriture et de la lecture. C'est ce que je retrouve chaque semaine dans l'Antipresse et vous en remercie. L'Antipresse nourrit mes réflexions et m'appuie dans mon introspection. C'est l'un de mes vecteurs pour mieux me connaître et tenter de mieux appréhender le monde et mon rapport à l'autre.

Je vous remercie sincèrement pour votre investissement et bienveillance.

✧ **Jean-Charles Carton**, Sainte-Marie de La Réunion

BONUS: DEUX TÉMOIGNAGES VIDÉO

Une brève vidéo de Raphaël Landau, youtubeur, avec une suggestion surprenante...

<https://youtu.be/mvEQF9UIKPw>

Un bonjour de Nijni-Novgorod, par Zakhar Bolotine.

<https://yadi.sk/i/XGMvuVOcMx2DOA>

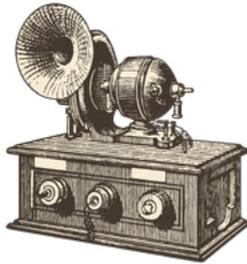
PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



La station. Campagne vaudoise, 25.11.2020.

Parfois, devant la perfection de la campagne suisse, vous envahit un terrible sentiment du vide. Cet arrêt se détachait dans le crépuscule comme un champignon lumineux. Le calme était absolu. Un train est passé. Personne n'est descendu et la rame, vide, a poursuivi son chemin. Comme si tout cela n'était qu'un petit train électrique, une maquette, mais à l'échelle humaine.

/iPhone XS/



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 5 ANS. PLUTÔT RASSURANT, NON?